

La tangente de l'exil

Izlan de Slimane Azem

Abdellatif CHAOUITE *

**Les chants de Slimane AZEM
(surnommé Jean de la Fontaine
kabyle) n'ont rien à envier aux
écrits savants sur l'Aghrib (émigré).
Ils disent la plainte de l'âme
éperdue dans les méandres
de l'ex-il(e). Mais une fois les
"ailes blanchies" (d') où partir ?**

IZLAN (1), recueil de chants populaires de Slimane Azem. Chants de l'exil, sur l'exil, édités par le soin d'exilés. Autant dire de suite que l'exil est le site de ces chants. Il est le lieu hors-lieu d'où partent les ondes qui animent le tout du dire de ce barde kabyle qui chanta comme personne la vérité discrète voire secrète de ces milliers de maghrébins qui connurent, connaissent le destin d'exil et se reconnaissent dans ces chants. S.Azem fut à lui seul la voix de plusieurs, non pour en avoir été un quelconque porte-parole mais pour avoir prêté sa voix propre à l'être-même de l'exilé. Ses chants ne parlaient pas seulement la langue de ceux qui l'ont écouté mais ils furent cette "langue", cette longue méditation coulant, dans la simplicité du dire, d'un chant à l'autre, comme appel de l'être propre de l'exilé. De manière plus ou moins directe, chaque chant parle à partir de cet appel et en déploie au plus près une de ses infinies facettes. Le tout, à l'écouter comme à lire le recueil de ses chants, et mieux que bien des énoncés explicatifs, tisse une sorte de paradigme ou de recueil de la vérité intime de la vie des exilés maghrébins.

L'exil sans fond

Le chant D AGHRIB D ABERRANI condense dans sa plainte ce que bien des paroles d'exilés ne font que soupiner, l'oeil dans le vague, comme un évoqué imparfaitement dicible ou ce qui ne peut se nommer, extérieurement, que figé dans des formules de nostalgie et de mélancolie. D AGHRIB D ABERRANI: l'étranger, le non-d'ici (ou le non-"pays"), le titre déjà joue d'une insistance qui n'est point simple redondance. Le non-d'ici ne nomme pas l'étrangeté de l'étranger, l'entité de son extériorité mais plutôt le négatif d'ici, ce manque ou ce vide qui "contient" le présent ici, le révèle à l'arbitraire de sa présence.

* *Ethnopsychologue, ADATE, Grenoble*

L'ABERRANI est cette figure décentrée du lieu d'ici, non captée et non captive par ce lieu, une figure que l'on pourrait nommer orbitale. Quelle est la trajectoire de cette orbitalité et quel est son sens ? Le mot AGHRIB en dit quelque chose. Mot arabe (GHARIB) berbérisé, formé à partir du radical GHRB qui désigne le couchant, l'occident, là où décline le soleil. La trajectoire de l'étrangeté porte cette représentation de la déclinaison, du cheminement vers le crépuscule. L'étranger est celui qui quitte la clarté d'ici avançant vers cet ailleurs où se couche le soleil. Est-ce à dire qu'il est appelé au déclin ? Ce n'est pas ce que disent les images et les mots de S. Azem. Plus précisément, on le verra, la trajectoire orbitale de l'étranger est celle représentée communément du soleil : il décline pour renaître "dans le pays des autres". Plus précisément encore, il est ce satellite qui "va et vient" constamment entre deux pôles, entre l'ici et l'ailleurs...

La métaphore de la déclinaison fait signe cependant à bien d'autres réalités de cet exil. Celle du vieillissement notamment :

*J'ai connu la vie d'exilé
depuis que j'étais jeune
A présent mes cheveux commencent de blanchir*

L'exil qui dure une vie et l'exil comme métaphore même de la vie. Il commence un jour pour ne finir qu'au seuil de la mort, voire avec la mort, (ce qui est le cas de S. Azem), dans ce déclin ou cet exil définitif. Il dira encore "*Un an ou deux c'est pareil / mon coeur s'installe dans l'exil*" comme pour nommer un glissement imperceptible, discret, de cette discrétion même dont est faite la vie de ces travailleurs non-d'ici et dont ils ne prennent eux-mêmes conscience qu'une fois les "ailes blanchis". L'expérience de l'exil est cet accélérateur du temps qui projette dans le vieillissement sans bruit... mais point sans "frayeurs et misères" :

*A présent mes cheveux commencent de blanchir
A force de frayeurs et de misères*

Ce qui fait vieillir dans l'exil, ce n'est pas seulement le temps qui passe mais "les frayeurs et les misères". Cet exil-là, où "la jeunesse est gaspillée en corvées" dira-t-il dans un autre chant *fait* vieillir plus qu'il ne laisse venir le temps du vieillissement. Un exil qui "saigne le coeur et la raison"...

*Déclin enfin parce que
Les gens m'appellent le banni
Bien que je n'aie ni volé ni tué*

L'exil bannit, met au ban de la société pareillement que les actes anti-sociaux. Un peu comme si une loi jamais formulée avait pourtant édicté un *Tu ne t'exileras point!* Si l'exilé s'affranchit de cette loi informulée, c'est au prix du poids d'une transgression ou d'une trahison formulable ("*les gens m'appellent*"). Pour les gens d'ici et d'ailleurs, la tangente de l'exil met sur une orbite qui désancre, arrache à la force d'attraction, à la loi *identisante* de la masse, met hors-cette-loi...

Ce destin étrange de l'étranger, comment vient-il à être ? Il "s'impose en verdict" et il "entraîne comme un songe". Imposition et tentation, nécessité et songe, l'exil n'est ni vraiment un choix ni vraiment une contrainte. Il "désoriente" et "partage en deux" le coeur et la raison. C'est un "verdict", un proprement dit (*vere dictum*), une sorte de jugement auquel on ne peut échapper, on verra en quoi cette représentation est portée par celle du *Mektoub* (de l'écrit destinal). En même temps, il est un songe qui entraîne, un enivrement :

*Je suis parti égayé
comme enivré au rhum*

Et ailleurs, "comme drogué au kif", "ensorcelé", "endormi"... Nous sommes toujours dans cette représentation qui réfère à un comportement illicite (enivrement, drogue, ensorcellement), l'exil ne relève pas d'un modèle idéal, c'est une sortie non volontaire, une mise en marge du groupe, une aventure individuelle qui attire jugement, condamnation... mais qui est irrésistible.

Dans le chant NETRUHU NETTUGHAL (Nous arrivons, nous repartons), l'exilé chemine répondant à un appel : "Le Mektoub parle, nous appelle". Il ne pérégrine pas sans but ou vers un simple déclin mais répond à l'appel du Mektoub, chemine vers ce qui est réservé, écrit destinalement. Cet appel prend d'abord le visage de cette quête pour laquelle l'exilé maghrébin s'est fait "oiseau migrateur" (l'hirondelle et l'étourneau reviendront souvent) : la "nourriture". L'exil est réponse à l'appel de la nourriture. "Chacun de nos jours est quête" de celle-ci. Elle est ce pourquoi ont pu être supportées les "corvées" et les "frayeurs", cette nécessité à laquelle il n'y a pas d'échappatoire.

Terre promise, terre compromise

Mais si "suivre la nourriture" donne un contenu voire une *raison* à la quête, cette raison n'épuise pas le

sens de l'appel. Celui-ci "parle" d'une façon plus large, d'une façon qu'on pourrait dire politique. Il parle pour nommer la vraie terre d'exil par exemple :

C'est notre terre qui est terre d'exil

Si l'appel parle de la terre de la quête, de la terre de la nourriture, de la terre promise en somme, ce qui *fait* ex-il (sortie du lieu) c'est "notre terre". "Notre terre" où "les hauts et les bas s'amalgament", "notre terre" devenue terre compromise. Elle peut bien édicter un *Tu ne t'exileras point*, elle exile. En amalgamant les hauts et les bas, elle crée des forces centrifuges qui rendent l'attraction de l'ailleurs irrésistible. L'exil est d'abord cet "ébranlement" premier, ce désancrage qui met en branle, en mouvement, en quête de ce qui a déserté "notre terre" : le sens du haut et du bas. Une fois "ébranlés", il n'y a plus de "quiétude", c'est le va-et-vient perpétuel :

*Nous arrivons pour aussitôt vouloir repartir
Et nous revenons pour aussitôt vouloir rentrer !*

Flux et reflux "comme les vagues de la mer". L'écrit destinal ne fixe pas de destinée, il ouvre à l'indécision, à la non "quiétude", au "marmonnement". A la non-clarté du dire, comme si les mots anciens ne peuvent plus nommer ce qui s'annonce (autrement qu'en amalgamant le haut et le bas). Adieu la sûreté du monde ancien, l'horizon s'ouvre sur ce qui ne se peut que marmonner. Plus rien n'est, ni ne peut être comme avant : "Tous nos projets se diluent".

L'exil ne se résume pas dans un simple déplacement dans l'espace, il creuse un temps dans le temps, bouleverse jusqu'à l'intime l'ordre immuable ancien. En cela, il fait mémoire de cette sortie première dans la mythologie monothéiste, cette chute fondatrice dont juste un mot garde et remobilise, depuis, la trace :

*Nous accumulons les péchés
sans le mériter*

Depuis donc, c'est le même manque incolmatable, la même tentation pour le combler et le même verdict. L'exil dévoile ainsi ce que tout ordre bien installé couvre, cette tentation incompressible à laquelle est livré l'homme : quitter-retrouver sa demeure (Arriver pour repartir, revenir pour rentrer). Dans cet entre-deux, ce qui demeure en lui, c'est le mouvement, le cheminement, le désir. S'exiler pour accéder à son

propre désir, *Aller voir ailleurs si j'y suis* pourrait-on dire, c'est en fin de compte ce qu'aucun commandement ni aucune frontière sociale, culturelle ou politique ne peut domestiquer complètement. Le cheminement de l'exilé, ce qu'il laisse venir à lui ou le Mektoub qui le précède émane de ce "pays de l'autre" lové en lui et qui lui est étrangement familier. Ce "pays de l'autre" est le manque à être, l'écart d'identité inhérent à toute identité, son principe constitutif comme non totalisation. L'exilé l'expérimente, il s'en fait l'en-proie, dans l'aller-retour constant entre deux rives, deux pays, chacun se faisant l'écho de l'appel de l'autre...

Jusqu'où peut mener cet appel ? Loin assurément. Loin dans cet *étrangement* du familier, dans cet éloignement de ce qui a été quitté-retrouvé autrement à chaque fois. C'est une trajectoire devenue tangente qui décompose et recompose. Elle recompose l'avant (l'ordre ancien) ou le rapport à cet avant mais aussi l'après. L'exilé est "banni" non seulement parce qu'il porte en lui le risque de la trahison de la mémoire mais de l'avenir de cette mémoire. C'est ce que, d'une manière qui reste énigmatique, donne à penser les deux vers de ce chant :

*Chacun selon la descendance qu'il aura trahie
Pour l'avoir procréée*

"Trahir" la "descendance" par le fait même ("pour l'avoir") de la procréer. Procréer comme exilé inscrit la "trahison" de l'exil dans la descendance. Ce qui est d'abord transmis à cette descendance c'est l'exil même. Le "verdict" ou l'écrit destinal révélé à celui qui sait le lire, qui sait voir avec ses mots est ce mystère contenu dans l'appel : l'exil est un abysse trans-générationnel...

L'exil comme site de ces IZLAN fait jaillir de sa source, par touches et frôlements, ces vérités secrètes à travers mots et images simples, que le barde a ciselé à partir d'une expérience et d'un vécu partagés et dans lesquels tout migrant —le tout migrant de cette immigration particulière enfermée dans la métaphysique moderne du besoin— peut se reconnaître. Une oeuvre qui a surgi des "limites fécondes d'un monde populaire" et qui en porte la vérité. ■

(1) Slimane Azem, IZLAN, recueil de chants kabyles, édité par Numidie-Music, 1979. Préface de Muhend u Yahia.